

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 18 OCTOBRE 1890

FLEUR-DE-MAI

PREMIERE PARTIE

LA TIOTE

I.—EN PLEIN DÉSERT

—Du reste, voici comment je l'ai connue....

Le courrier qui va cahin-caha d'Aubigny à Salbris, au lamentable trot de deux haridelles étiques, venait de dépasser Souesmes et s'engageait sur une longue route plate, unie, s'étendant à perte de vue jusqu'à un lointain bleuté.

Des deux côtés de la route, des sapinières d'un vert foncé, saturant l'air d'une odeur très douce de résine fraîche. Puis, de maigres champs chichement cultivés, et encore des brandes sans fin, se piquant çà et là de panaches de genêts aux fleurs d'or et de touffes de bruyères violacées.

Nous revenions, un camarade et moi, de visiter un de nos bons amis habitant la Sologne et nous regagnions Salbris, pour rentrer le soir même à Paris.

Sur la route poudreuse, le véhicule s'avancait lentement, sous un brûlant soleil; nous étions à la fin du mois de mai.

Le conducteur, Modeste Guérin, qui sommeillait doucement sur son siège, poussait de temps à autre un "hi hue!" aigu, qui n'avait d'autre effet que de ralentir encore la désespérante allure des deux rossinants.

Dans l'intérieur de la caisse se trouvaient deux dames insignifiantes qui s'éventaient à qui mieux mieux, en répondant aux plaisanteries plus ou moins piquantes de deux commis voyageurs accompagnés de leurs caisses d'échantillons.

Mon ami et moi, nous nous trouvions en plein air auprès du conducteur.

Grâce au cahotement de la voiture, à la chaleur, une lourde torpeur avait fini par m'envahir.

Brusquement je m'éveillai à un cri poussé par une enfant qui, pieds nus, en haillons, courait devant les chevaux sur la route poudreuse.

—Tiens! c'est la Tiotte, fit Modeste Guérin, et il ajouta :

—C'est Fleur-de-Mai....

La mendicante qui courait ainsi, nu-tête, à peine vêtue, sans souci des morsures du soleil, était merveilleusement jolie.

Elle était brune, avec de longs cheveux noirs dont les boucles embroussaillées roulaient autour d'un front blanc, uni, sur le satin duquel, ni le vent, ni la pluie, ni le gel n'avaient pu imprimer un hâle. Ses grands yeux veloutés pétillaient d'intelligence. Des dents d'un adorable émail perlaient sur l'incarnat de lèvres fraîches, révélant un sang riche, jeune, pur.

Elle courait, à la hauteur de l'attelage, en répétant d'une voix indécise :

—Mai !... Feurs de mai !...

Elle nous offrait des bottes d'embaumante épine rose double, que l'on appelle ainsi dans le pays.

—Paure ch'tite, fit Modeste Guérin, elle ne parle point, elle est simple.

—C'est une enfant muette? demandai-je au courrier, me sentant le cœur serré à l'aspect de cette affreuse infortune.

—Non, répliqua Modeste, elle n'est pas muette... elle dit quelques mots.... Je ne sais qui lui a appris à prononcer à peu près "feurs de mai"... Et elle comprend tout cependant, elle est rusée, fine.... mais c'est sauvage !... ça passe tout son temps dans les bois.

Nous acceptâmes les fleurs de mai en échange d'une petite pièce blanche qui parut faire le plus grand plaisir à la Tiotte.

Puis elle s'arrêta laissant passer la voiture et la suivant d'un long regard.

Revenant peu après dans le pays, j'ai été amené, par le plus grand des hasards, à connaître dans ses plus minutieux détails la douloureuse histoire de ce pauvre être....

C'est ce drame poignant et cruel que j'entreprends de raconter ici.

Naturellement, pour ne pas blesser des susceptibilités bien naturelles, il a fallu changer certains lieux, certains noms, et ne désigner les acteurs de ce drame que sous des pseudonymes, derrière lesquels, je l'espère du moins, on chercherait vainement à les reconnaître.

* *

Cette même année, il y a de cela quatre ans, à la fin de ce même mois, la Tiotte se trouvait encore sur la route de Souesmes, attendant le passage du courrier, les mains pleines de bottes de fleurs.

Les bouquets furent acceptés par les voyageurs; en échange la récolte fut maigre, quatre sous jetés dans la poussière à la fillette.

Cette fois encore cependant, ils parurent lui faire grand plaisir.

Avec un bruit de ferraille et de grincements inquiétants pour ceux qui avaient l'imprudence de lui confier leurs os, le courrier s'éloignait, laissant comme toujours la mendicante sur la route.

La Tiotte, d'un pas alerte, allongé, se dirigea vers le bourg de Souesmes, dont elle n'était séparée que par la distance d'un court kilomètre.

Arrivée là, longeant la grande rue du village, elle s'arrêta devant la boutique du boulanger.

—Ah! c'est toi, Tiotte,—fit la mère Ursin, une grosse réjouie,—tu veux du pain, n'est-ce pas?

Un indistinct grognement, appuyé d'un mouvement de tête affirmatif, fut la seule réponse.

—Donne tes deux sous, fit la boulangère.

La fillette avança timidement sa pièce sur le comptoir, et Mme Ursin lui trancha un large chateau de pain de seigle, dans lequel la pauvre Fleur-de-Mai mordit avec une avidité bestiale.

—En voilà une gamine! s'écria Mme Ursin.

Cela fait, tout en continuant à dévorer son pain, et après avoir adressé à la boulangère un signe de tête en manière d'adieu, elle s'engagea sur la droite du village dans la grande route bien entretenue qui va de Souesmes au bourg de Nançay.

Lestement elle cheminait, regardant passer les oiseaux et les nuages, lorsque dans sa démarche se manifesta une imperceptible hésitation.

Assis sur l'un des bas-côtés de la route, se rôtissant au soleil en fumant une courte pipe, un homme se tenait la tête basse, paraissant plongé dans des réflexions profondes.

Il n'était pas mieux vêtu que la Tiotte, car sa misérable toilette ne se composait que d'un pantalon de velours troué, une chemise en pièces laissant voir un cou de taureau, un reste de blouse.

Aux pieds, des "philosophes" à bec de brochet qui baillaient effroyablement.

C'était un rouleur, un errant, un vagabond.

Sur le talus, à portée de sa main, se voyait une trique noueuse, qui pouvait être à l'occasion une arme redoutable.

Dans un mouchoir à carreaux, attaché aux quatre coins, des loques et quelques croûtes de pain récoltées la veille.

Il avait posé sur le talus une casquette de soie grasseuse, et fourgonnait de ses doigts nerveux une chevelure grisonnante, épaisse, qui s'enroulait autour de son crâne dénudé au sommet.

Ses yeux sombres, farouches, enfoncés dans une orbite charbonnée, étaient à cet instant à demi voilés.

Il songeait....

A quoi?...

Une revanche à prendre?.... Un mauvais coup à faire?....

Une barbe noire et courte, dure, couvrait en partie son visage dont la machoire avançait menaçante, pareille à celle d'un fauve.

Les épaules étaient larges, les membres noueux; tout dans sa personne indiquait une redoutable force.

C'était un individu à la mine, il faut le reconnaître, très peu rassurante, qui avait inspiré à la Tiotte une inquiétude vague.

Et doucement elle infléchit sa marche en pas-

sant de l'autre côté de la route, tout en poursuivant son chemin.

Comme elle marchait pieds nus, sans faire le moindre bruit, elle arriva jusqu'à la hauteur de l'homme sans avoir été entendue par lui.

A cet instant, il leva brusquement la tête, pareil à un loup mis en éveil, et longuement il la regarda, tandis qu'elle passait devant lui, à distance, de son pas ferme, allongé.

Et un éclair bestial traversa les prunelles ignées de l'homme.

Il enleva sa pipe de sa bouche, la secoua et la mit dans sa poche, tout en disant d'une voix élevée :

—Eh! petite!.... Tu vas loin comme ça?....

Attends-moi donc, nous ferons route ensemble.

La fillette ne parut pas le moins du monde désireuse de répondre à cet appel.

Bien au contraire, elle pressa le pas, tournant parfois la tête, pour voir si l'homme qui maintenant lui inspirait tant de frayeur se mettait à sa poursuite.

Lui il s'était levé, étouffant un juron, s'étirant les bras, bâillant à se décrocher la machoire.

—Eh! petite—cria-t-il encore—écoute donc! écoute donc!....

La fillette entendait fort bien, mais elle prit ses jambes à son cou, détalant avec une alacrité d'hirondelle.

—Chien de pays! grommela l'homme; faut faire des lieues et des lieues avant de décrocher un morceau de pain.... Et rien à faire, rien à bouloter, rien à gratter, chien de pays! Elle est jolie, la petite gueuse.... Mais paraît qu'elle se méfie du coup.... Dommage.... nous aurions fait un pas de conduite ensemble.... Mais, ouicht, elle se méfie!

En prononçant ce dernier mot, il se mit à rire sans bruit, montrant des dents larges, aiguës, enchevêtrées, comme celles d'un bouledogue.

Cependant Fleur-de-Mai continuait sa route, se retournant encore de temps à autre pour s'assurer qu'elle ne courait aucun danger.

L'homme avait repris sa trique, et s'était remis en marche, sifflant une gigue anglaise qu'il avait dû entendre dans quelque lointain pays.

La Tiotte, après avoir suivi un long ruban de route, avait pris sur la droite un sentier à peine marqué, à travers une longue plaine interminable entrecoupée de sapinières et s'étendant de tous les côtés, pareille à un vaste désert.

Elle atteignit bientôt un taillis de chênes rabougris qu'elle contourna, et alors elle s'arrêta soudain.

Un cri aigu frappait son oreille.

C'était comme un appel strident, irrité, qui se répétait avec une persistance croissante.

Fleur-de-Mai arriva promptement au coin du bois, car à cet appel elle avait repris sa course, précipitant sa marche.

Entre le taillis et une sapinière qui s'étendait au loin, se trouvait un espace vide.

Il était occupé par une petite chaumière en bon état, accompagnée d'une étable en retrait, une chaumière qui avait l'air tout étonnée de se trouver là, enfouie dans la verdure, sous les branches, perdue au milieu de ce désert.

Un fossé profond entourant cette locature, était bordé d'un talus sur lequel poussaient des bouleaux et des saules qui formaient un épais rideau, si bien que cette haie élevée empêchait d'apercevoir le toit de la maisonnette à une courte distance.

Avec un carré de potager, un petit champ de pommes de terre, c'était tout ce que comportait ce mince domaine, fermé par une claie solide qui grinça en tournant sur ses gonds, lorsque Fleur-de-Mai l'ouvrit....

Sur le seuil de la chaumière se tenait une femme en costume de paysanne.

Le cri perçant qui avait accéléré la marche de la pauvrette était poussé par elle.

A l'aspect de la femme, la fillette se mit à rougir, à trembler et s'arrêta interdite.

La paysanne ne lui dit rien, ne prononça point une parole, ne lui adressa aucun reproche.

Elle arriva sur elle le bras levé, et sur le visage! sur les épaules de la pauvre Fleur-de-Mai les coups pleurent dru comme grêle.

L'innocente les paraît en levant les bras, se